



HAL
open science

Le Centre, une périphérie? Le Val de Loire dans l'Empire carolingien

Claire Tignolet

► **To cite this version:**

Claire Tignolet. Le Centre, une périphérie? Le Val de Loire dans l'Empire carolingien. Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais, 2015, 173, pp.39-49. hal-03080045

HAL Id: hal-03080045

<https://hal.science/hal-03080045>

Submitted on 17 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Centre, une périphérie ? Le val de Loire dans l'empire carolingien Claire Tignolet¹

Lorsqu'à la Noël de l'an 800, Charlemagne fut couronné empereur par le pape à Rome, son empire s'étendait de l'Aquitaine à la Bavière, de la Frise à l'Italie centrale. Ses palais, comme celui d'Aix-la-Chapelle, étaient principalement situés entre la Meuse et le Rhin. À première vue, l'aventure impériale carolingienne s'est déroulée bien loin de la vallée de la Loire. Or, avant de se rendre à Rome en 800, Charlemagne est passé par la Touraine et l'Orléanais, ce qui laisse penser que la région ligérienne n'était pas si excentrée. Mais quelles pouvaient alors être la place et la spécificité du val de Loire au sein de l'empire carolingien ?

Cet article, issu d'une communication pour la SAHO aux Rendez-Vous de l'Histoire de Blois de 2015 consacrés aux Empires, fournit l'occasion de prendre l'exemple du val de Loire pour présenter les réalités régionales, ou plutôt locales de l'empire carolingien. À l'échelle des empires, celui-ci est une structure étendue, à vocation universelle par sa dimension chrétienne, mais qui n'a pas vraiment duré : la mort du dernier empereur carolingien en 888 en marque généralement la fin². Durant ce court IX^e siècle pourtant, l'espace ligérien n'a pas échappé aux transformations. La « région » ne formait certes pas un ensemble unifié, à cette époque où le pouvoir reposait sur des liens de fidélité d'homme à homme plus qu'il ne s'inscrivait dans des territoires bien délimités. Mais l'importance du val de Loire se mesure à celle des hommes qui y ont été actifs, au service (ou pas !) des souverains, et se traduit par des réalisations de dimension impériale qui montrent l'adhésion de leurs commanditaires au projet carolingien.

(1) Une région en marge ?

Dans l'empire carolingien, le val de Loire ne formait pas une entité particulière³. Sous les Mérovingiens déjà, la région n'avait pas toujours fait partie du même royaume, relevant de la Neustrie, de l'Aquitaine ou de la Bourgogne. Au haut Moyen Âge, l'espace était surtout polarisé par les lieux de pouvoirs qu'étaient les palais des souverains, les cités épiscopales, les grands monastères. Se distinguaient alors dans la région ligérienne des établissements prestigieux (Saint-Martin de Tours et Marmoutiers, dédiés à saint Martin, Fleury qui abritait les reliques de saint Benoît, ou encore Saint-Aignan d'Orléans) ainsi que les cités de Tours, d'Angers, du Mans, d'Orléans, qui ne dépendaient toutefois pas de la même province ecclésiastique. Seule la Loire constituait un élément d'unité : le fleuve était un axe de circulation et d'échanges, et ce à l'échelle régionale⁴. En dépit de cet éclatement territorial, le val de Loire devint, au cours du IX^e siècle, un espace de plus en plus central.

Une situation périphérique dans l'empire unifié

¹ Je profite de cet article pour exprimer à nouveau toute ma gratitude à l'égard de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais qui a honoré ma thèse du Prix Pierre Hamel en 2014.

² Sur les spécificités de l'empire carolingien, voir BÜHRER-THIERRY (Geneviève), « Centres et périphéries dans l'Empire carolingien : de la conception à la construction de l'empire », *Les Empires. Antiquité et Moyen Âge, analyse comparée*, Frédéric Hurllet (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 145-154 ; également GRAVEL (Martin), « De la crise du règne de Louis le Pieux. Essai d'historiographie », *Revue historique*, t. CCCXIII/2, n° 658, p. 357-389. *N. B.* : on trouvera en fin d'article une bibliographie de références générales sur l'empire carolingien, et en note quelques renvois à des travaux spécialisés.

³ Il n'existe dès lors pas de synthèse récente sur cet espace à l'époque carolingienne. Voir cependant : AT SMA (Hartmut) (dir.), *La Neustrie. Les pays du nord de la Loire de 650 à 850*, volumes I et II, Sigmaringen, J. Thorbecke, 1989 (Beihefte der Francia 16/1 et 16/2) ; Guillot (Olivier) et Favreau (Robert) éd., *Pays de Loire et Aquitaine : de Robert le Fort aux premiers Capétiens*, Poitiers, Société des Antiquaires de l'Ouest, 1997 ; DEP REUX (Philippe) et JUDIC (Bruno) (dir.), *Alcuin de York à Tours : écriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Âge, Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 111-3, 2004 ; PRIGENT (Daniel) et TONNERRE (Noël-Yves), *Le haut Moyen Âge en Anjou*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010 (Archéologie & Culture).

⁴ BRUAND (Olivier), *Voyageurs et marchandises aux temps carolingiens : les réseaux de communication entre Loire et Meuse aux VIII^e et IX^e siècles*, Bruxelles, De Boeck, 2002.

Au temps de Charlemagne (800-814) et de son fils Louis le Pieux (814-840), la région ligérienne était éloignée du centre de gravité de l'empire, situé entre Meuse et Rhin, où se trouvaient les principales résidences impériales. Ces deux empereurs ne vinrent que rarement dans l'ouest de l'empire. On ne compte ainsi que trois passages de Charlemagne dans le val de Loire : en 768-769, dans le cadre d'une campagne qui lui permit de conquérir l'Aquitaine, jusque-là rebelle aux Carolingiens ; en 778, en faisant route vers l'Espagne où il connut l'échec rendu célèbre par la *Chanson de Roland* ; enfin en 800, avant de se rendre à Rome. Louis le Pieux, qui fut pourtant à la tête du royaume voisin d'Aquitaine entre 781 et 814, ne vint pas beaucoup plus fréquemment : il passa par Orléans en 814 lorsqu'il dut partir pour Aix et succéder à son père ; il traversa la région en 819 quand il marcha contre les Bretons, occasion pour lui de s'arrêter à Orléans, Tours et Angers. Aux temps de la crise qui agita son règne dans les années 830, il se rendit cependant plusieurs fois dans la région : il convoqua une assemblée en 832 à Orléans où il somma son fils Pépin, roi d'Aquitaine, de se présenter à lui, et revint en 834, où la poursuite des partisans de son aîné Lothaire le mena jusqu'à Blois.

Bien qu'épisodiques, ces passages témoignent cependant de l'intérêt stratégique de la région. Vue depuis le cœur de l'empire, elle était une zone de passage vers l'Aquitaine d'une part et vers la Bretagne de l'autre, c'est-à-dire vers deux régions qui pour des raisons différentes furent difficiles à contrôler pour les Carolingiens. La venue des souverains était d'ailleurs un événement. Dans son *Poème en l'honneur de Louis le Pieux*, le poète Ermold le Noir nous ainsi dit qu'en 814, les habitants de la région orléanaise affluèrent de toutes parts pour saluer le nouvel empereur Louis le Pieux à son passage. Les lettrés ligériens eux-mêmes composèrent des poèmes élogieux à l'attention des souverains, à l'instar de l'évêque Théodulfe lors de la venue de Charlemagne et de son épouse Liutgarde à Orléans en 800. C'était aussi pour les établissements religieux l'occasion de demander ou de renouveler des actes de protection et de privilèges.

En outre, les circonstances ont fait que trois souveraines de la première moitié du IX^e siècle sont décédées dans le val de Loire. Deux d'entre elles accompagnaient leur époux dans la région : Liutgarde, épouse de Charlemagne, mourut le 4 juin 800 à Tours et fut inhumée à Saint-Martin ; Ermengarde, épouse de Louis le Pieux, décéda à Angers le 3 octobre 818 et y fut inhumée. Judith, seconde épouse de Louis le Pieux, mourut quant à elle le 19 avril 843 à Saint-Martin de Tours où elle s'était retirée. Les monastères étaient traditionnellement chargés de prier pour le salut de l'empereur et de l'empire : ceux qui reçurent la dépouille des souveraines contribuèrent sans nul doute à renforcer le lien de la région avec la dynastie carolingienne.

Au cœur de la *Francia occidentalis*

Le val de Loire gagna surtout en importance lorsqu'en 843, à la suite de plusieurs années de rivalités entre les fils de Louis le Pieux mais aussi de manière à mieux répondre aux enjeux locaux du pouvoir, l'empire se trouva divisé en trois royaumes. La région fit désormais partie du royaume de Charles le Chauve (843-877), présenté dans les sources contemporaines comme périphérique par rapport aux capitales qu'étaient Aix-la-Chapelle et Rome, toutes deux au cœur du royaume dirigé par Lothaire, frère aîné et porteur du titre d'empereur. Mais le royaume disposait d'atouts non négligeables : de riches terres fiscales, des abbayes prestigieuses, quelques palais (Laon, Compiègne), les mines argentifères de Melle dans le Poitou...

Dans l'espace ligérien même, Charles le Chauve pouvait compter sur ses proches et ses alliés, étant depuis décembre 842 marié à Ermentrude, fille de l'ancien comte d'Orléans Eudes († 834) et nièce du puissant Adalhard, abbé laïc de Saint-Martin de Tours. Au début de son règne, le roi fut ainsi très présent dans le val de Loire où plusieurs affaires le retenaient. Il devait tout d'abord contrôler l'Aquitaine, qui faisait partie de son royaume mais où de nombreux aristocrates soutenaient les droits de son neveu Pépin II. D'autre part, il lui fallait faire face aux troubles qui agitaient la Bretagne, déchirée par des luttes entre rivaux. Enfin, les Vikings s'avançaient désormais plus loin à l'intérieur des terres et le roi se devait de réagir pour protéger son royaume – ce qu'il fit en mars 848 quand il quitta rapidement Compiègne pour aller défendre Bordeaux.

S'il ne résidait pas uniquement dans la vallée de Loire, le souverain s'y trouvait fréquemment dans les années 840. Ses déplacements de l'année 843 en témoignent : présent à Saint-Martin de Tours au printemps, aux côtés de sa mère Judith qui y mourut, il se rendit en juillet à Verdun où fut finalisé le partage de l'empire, revint à l'automne dans la région pour le concile de Germigny, près de Fleury, et

enfin, après s'être rendu à Rennes et avoir tenu sa première assemblée royale en novembre à Coulaines, près du Mans, il passa Noël à Saint-Martin. Plusieurs rencontres importantes eurent également lieu dans la région : en juin 845, c'est ainsi à l'abbaye de Fleury que Charles et son neveu Pépin se réconcilièrent, après plusieurs mois de conflits.

L'événement qui traduit particulièrement la centralité de la région ligérienne dans la Francie de l'Ouest est le sacre de Charles le Chauve en juin 848 à Orléans. Organisée pour affirmer l'autorité du roi et rassembler les grands autour de lui, la cérémonie se déroula donc au cœur de son royaume, au point de rencontre entre Neustrie, Bourgogne et Aquitaine. Une trace exceptionnelle de cet événement a été conservée : les laudes chantées à cette occasion pour acclamer le roi. Elles ont été copiées une dizaine d'années après la cérémonie dans un manuscrit de Fleury⁵.

Cependant, la centralité de la région ligérienne ne devait pas durer. Le relatif équilibre entre les trois royaumes de Francie se trouva bouleversé par la mort de l'empereur Lothaire en 855. La disparition de l'aîné des fils de Louis le Pieux attisa les rivalités entre souverains carolingiens de deux générations, les oncles Charles le Chauve et Louis le Germanique cherchant à prendre le contrôle des royaumes de leurs neveux, Lothaire II, roi de Lotharingie, Charles de Provence, qui gouvernait la vallée du Rhône et la Provence, et Louis II, roi d'Italie et empereur. Malgré – ou à cause – de sérieuses difficultés en Aquitaine, où son neveu Pépin II n'avait pas renoncé à ses prétentions et bénéficiait de nombreux soutiens, et en Bretagne, où le roi lui-même connut une sévère défaite en 851 alors qu'il tentait de pacifier la région, Charles le Chauve tourna son regard davantage vers l'est et les royaumes carolingiens voisins.

C'est dans ce contexte que le val de Loire devint le foyer de la plus grave crise politique du règne. La crise naquit plus particulièrement de la décision de Charles le Chauve de confier en 856 un « royaume de Neustrie » à son jeune fils aîné Louis, marié dans le même temps à la fille du chef breton Erispoé établi comme son tuteur. Si le geste semble *a priori* renforcer l'importance de la région, élevant la Neustrie en royaume au même titre que l'Aquitaine, il souleva de fortes oppositions, notamment de la part de Robert le Fort, chargé en 853 des comtés de Tours, du Mans, d'Angers et directement lésé dans cette affaire. En 858, une partie des aristocrates de Francie occidentale, menés par le comte Robert et l'archevêque Wénilon de Sens, trahirent ouvertement Charles le Chauve en offrant le royaume à son frère, le souverain de Francie orientale Louis le Germanique. Celui-ci prit rapidement le contrôle de la Francie occidentale et c'est à Orléans que durant l'été 858 les rebelles vinrent lui promettre fidélité, un lieu de ralliement particulièrement symbolique dix ans après le sacre de Charles le Chauve. Malgré cette apparente facilité, la révolte tourna court. Mais l'épisode modifia pour un temps les équilibres de la région ligérienne : Robert perdit ses bénéfices et ses honneurs tandis que le jeune Louis se vit confirmer le commandement de ce nouveau royaume de Neustrie et reçut l'abbatiale de Saint-Martin de Tours, retiré à Robert. À l'échelle resserrée du royaume de Francie occidentale, les affaires ligériennes acquirent donc une plus grande importance.

Le berceau des Robertiens

La crise de 858 révèle le poids dans le val de Loire d'un grand aristocrate, Robert le Fort. Cette montée en puissance d'un homme à la tête d'une vaste région correspond à l'évolution politique des royaumes carolingiens de la seconde moitié du IX^e siècle. Devant les menaces extérieures, en l'occurrence celles des Normands, il devenait nécessaire de renforcer la défense et la protection du territoire à l'échelle locale. De même que Baudouin en Flandre, Robert s'est alors imposé entre Seine et Loire, non sans difficultés.

Dans le val de Loire, Robert le Fort fut le premier à réunir entre ses mains différentes attributions locales qui lui donnèrent une autorité « régionale »⁶. Originaire de la région rhénane, partisan de Charles le Chauve au moment des conflits entre les fils de Louis le Pieux, il fut installé dans le val de Loire, sans doute dans les années 840 : on le retrouve abbé laïc de Marmoutier en 852 et *missus* (c'est-à-dire envoyé du roi, disposant de larges attributions) en 853 sur l'ensemble de la Touraine, de l'Anjou et du Maine. Son rôle dans la révolte en 858 témoigne de son influence, à l'échelle locale mais aussi à

⁵ Orléans, Bibl. Mun., 196, p. 136-140.

⁶ Voir notamment NOIZET (Hélène), « L'ascension du lignage robertien : du val de Loire à la Francie », *Annuaire-Bulletin de la société de l'histoire de France*, n° 529, 2006, p. 19-35.

l'échelle du royaume. Mis à l'écart après la rébellion, il rentra rapidement en grâce, dès 861, et reçut pour la Neustrie un grand commandement afin de défendre la région des Normands.

La région ligérienne resta disputée quelques années encore. En 862 Louis, désormais majeur, voulut s'imposer personnellement et s'allia avec Salomon, un autre chef breton, rival d'Erispoé, pour ravager les terres de Robert. Si Charles le Chauve retira à nouveau à son fils le royaume de Neustrie, il chercha à ménager autant qu'à neutraliser les différents magnats locaux, en accordant au breton Salomon des bénéfices en Anjou tout en confirmant les attributions de Robert et en confiant l'abbaye tourangelle de Saint-Martin à un grand aristocrate lotharingien, Hubert. Par une telle répartition des honneurs et des bénéfices, le souverain restait maître de la région. Pour mieux s'en assurer le contrôle, Charles le Chauve « déplaça » même Robert en 865 en lui confiant le comté d'Autun, une manière de freiner son enracinement dans le val de Loire. Robert recouvra cependant l'Anjou un an plus tard, ainsi que les abbatiats de Saint-Martin de Tours, de Marmoutier et de Saint-Aubin d'Angers.

Si l'ascension de Robert est interrompue par sa mort au combat contre les Normands à Brissarthe en 866, l'évolution de la région se poursuivit vers une plus grande cohésion. D'abord parce que les principaux honneurs furent concédés à un même titulaire ; ensuite parce que ces titulaires successifs les conservèrent longtemps entre leurs mains. Le premier de ces hommes est Hugues, dit l'Abbé, de la puissante famille des Welfs et cousin de Charles le Chauve. Alors que les fils de Robert, Eudes et Robert II, étaient trop jeunes pour recueillir son héritage, Charles confia à Hugues les comtés de Tours et d'Angers et l'abbatit de Saint-Martin, conférant ainsi une réelle unité à cet espace ligérien. Hugues, qui joua un rôle prépondérant dans l'entourage de Charles le Chauve puis de ses successeurs, conserva ces attributions jusqu'à sa mort en 886. Ses fonctions revinrent alors à Eudes, fils aîné de Robert, qui tenait déjà le comté de Paris en récompense de sa victoire contre les Normands lors du siège de la ville : Eudes recouvrait ainsi l'héritage de son père, et il le transmet à son frère Robert II lorsqu'il fut élu roi en 888. Robert II renforça à son tour la cohésion de cet espace en conservant pendant plus de trente ans ses différentes fonctions. La région était devenue un patrimoine « robertien », base de la puissance d'une famille qu'on appellera « capétienne » à partir du X^e siècle.

Le destin du val de Loire n'est pas très différent des autres régions de l'empire carolingien. Dans le courant du IX^e siècle, on assiste partout à une régionalisation et à une patrimonialisation du pouvoir, resserré sur des bases locales. Il est possible que ce processus ait été accéléré en val de Loire par le rôle que certains aristocrates de la région jouaient dans l'entourage des souverains.

(2) Des élites ligériennes au service des souverains

L'indice le plus significatif de l'importance du val de Loire au IX^e siècle est en effet la place que les hommes de la région occupaient auprès des souverains, que ceux-ci aient favorisé dans leur entourage des hommes de la Loire, ou plutôt qu'ils aient nommé dans la région certains de leurs fidèles. On retrouve ainsi à la tête des principales fonctions locales des personnages qui ont joué un rôle important à l'échelle de l'empire puis du royaume de Francie occidentale.

Des hommes d'influence

Plusieurs conseillers influents des souverains ont été actifs dans la région ligérienne. Peu avant 800, Charlemagne y installa deux des principaux lettrés de son entourage : Alcuin, comme abbé de Saint-Martin de Tours, et Théodulfe, comme évêque d'Orléans, mais aussi abbé de Fleury, de Saint-Aignan d'Orléans et de Saint-Lifard de Meung⁷. Tous deux restèrent en étroit contact avec la cour, comme en témoigne la riche correspondance d'Alcuin avec le souverain et son entourage. Ils avaient participé dans les années 790 aux réflexions qui conduisirent à la renaissance de l'idée impériale : nul doute que le voyage de Charlemagne dans la région ligérienne en 800 fut l'occasion de les consulter sur la question avant de gagner Rome. Louis le Pieux installa également dans la région des hommes de

⁷ Sur Théodulfe et son rôle entre la cour et Orléans, je me permets de renvoyer à ma thèse, en cours de publication : TIGNOLET (Claire), *Exsul et exsul erat. Théodulfe (vers 760-820/821), parcours biographique*, thèse de l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, février 2013.

confiance. Si l'Aquitaine ne posait plus guère problème, il s'agissait avant tout de contrôler la Bretagne. En 816, l'empereur choisit pour succéder à l'évêque du Mans Francon son neveu du même nom, Francon II, qui comptait jusque là parmi les clercs de la chapelle royale. À la mort de Francon II, en 832, c'est à nouveau l'un de ses fidèles que Louis le Pieux nomma sur le siège épiscopal : Aldric, d'origine franco-alémanique, élevé à la cour de Charlemagne et qui venait d'être promu, après ses débuts dans l'église de Metz, confesseur de Louis le Pieux.

À côté des ecclésiastiques, les comtes, par leurs attributions civiles et militaires, jouaient un rôle capital, c'est pourquoi les souverains les choisissaient aussi parmi leurs fidèles et/ou les aristocrates les plus puissants. Souvent extérieurs à la région, ils s'y implantaient plus ou moins durablement. Celui qui devint comte du Maine dans les années 830, Rorgon, avait ainsi été à la cour le concubin de Rotrude, fille de Charlemagne décédée en 810 dont il eut un fils Louis, qui devint abbé de Saint-Denis et chancelier de son cousin Charles le Chauve. Des membres de la famille de Rorgon le suivirent dans la région et les Rorgonides furent très actifs autour de Rennes et du Mans au cours du IX^e siècle.

Les fonctions locales n'éloignaient pas forcément de la cour. Au début du règne de Louis le Pieux, deux comtes du val de Loire furent en effet particulièrement influents dans son entourage : Hugues, installé à Tours par Charlemagne, et Matfrid, nommé à Orléans peu avant 815. Tous deux sont décrits dans les sources contemporaines comme les plus importants personnages de la cour dans les années 820. Honneur suprême, Hugues parvint à intégrer la famille impériale : en octobre 821, sa fille Ermengarde épousa Lothaire, fils aîné de Louis et co-empereur depuis 817. Ces hauts dignitaires qui n'étaient pas originaires du val de Loire sont représentatifs de l'aristocratie impériale, ces grandes familles qui développèrent leurs patrimoines et leurs réseaux à l'échelle de tout l'empire. S'ils gardèrent de puissants soutiens dans leurs régions d'origine (Hugues provenait de la région rhénane et Matfrid de l'Eifel), ils réussirent également à nouer de fortes relations dans l'espace ligérien. Lorsqu'ils furent évincés à la cour en 828 par une faction rivale et qu'ils furent remplacés localement, leurs successeurs durent faire face à une révolte qui rétablit provisoirement Matfrid à Orléans.

Rivalités et réseaux

Les élites du val de Loire ne formaient pas pour autant un réseau ligérien soudé et unifié. À la cour comme à l'échelle locale, les rivalités étaient réelles et multiples. Mais plus particulièrement qu'ailleurs peut-être, en raison de l'imbrication entre charges locales et places d'influence à la cour, les tensions à l'échelle locale rejaillirent à la cour, et inversement. En 801, Alcuin et Théodulfe se disputèrent ainsi à propos du sort d'un clerc orléanais qui avait commis un crime et s'était réfugié à Saint-Martin de Tours : ce conflit de juridiction entre deux hommes d'Église eut de telles répercussions à la cour que Charlemagne fut contraint d'intervenir pour y mettre fin. Plus encore, les conflits entre Louis le Pieux et ses fils dans les années 830 rejaillirent à l'échelle locale. Parmi les meneurs de la révolte contre l'empereur, derrière Pépin d'Aquitaine et Lothaire, figurèrent en effet des Neustriens, au premier rang desquels Hugues et Matfrid. Au nom de sa fidélité à l'empereur, Jonas, évêque d'Orléans, dut alors collaborer avec le nouveau comte Eudes et lutter contre son ancien partenaire local, Matfrid. Pour les élites franques, ces rivalités locales et impériales furent fratricides : en 834, les hommes de Louis le Pieux affrontèrent les partisans de Lothaire près du monastère de Saint-Calais et plusieurs grands aristocrates trouvèrent la mort, dont Eudes d'Orléans et son frère le comte de Blois Guillaume.

Il n'empêche que des liens étroits pouvaient se nouer entre les puissants de la région, au gré de leurs intérêts. Hugues était ainsi marié à une sœur de Matfrid, ce qui a peut-être favorisé l'installation de ce dernier à Orléans. Les hommes qui les remplacèrent dans le val de Loire en 828 appartenaient quant à eux à un groupe plus étroitement et plus durablement lié : les Eudes, rattachés à la famille carolingienne par leur grand-père Gérold, frère de la deuxième épouse de Charlemagne, Hildegarde. Parmi eux, Eudes devint comte d'Orléans, son frère Guillaume à Blois et Châteaudun, tandis que Vivien, un de leurs alliés, l'était à Tours. L'ensemble du groupe fut favorisé par Adalhard, abbé de Saint-Martin de Tours dès les années 830, dont la sœur Engeltrude avait épousé Eudes et qui maria la fille issue de cette union, Ermentrude, à Charles le Chauve en 842. Même si cette première génération de comtes mourut tôt, lors des conflits entre l'empereur et ses fils, la deuxième fut protégée par Adalhard et gagna en influence sous Charles le Chauve, qui avait besoin de ces soutiens pour affirmer son autorité en Francie : on trouve parmi eux Eudes II, fils de Guillaume de Blois et cousin de la reine, qui

devint comte de Blois, Châteaudun et Angers, Vivien II, comte de Tours et abbé de Saint-Martin, et son frère Renaud, abbé quant à lui de Marmoutier.

Des liens à l'échelle de l'empire

Durant toute la première moitié du IX^e siècle, les affaires ligériennes s'inscrivaient donc dans un espace beaucoup plus vaste, celui d'un empire carolingien unifié mais déjà en proie à de multiples tensions. Même si les horizons se réduirent ensuite, les liens noués à l'échelle de l'empire demeurèrent importants.

Dès le début du IX^e siècle, plusieurs titulaires de charges ligériennes avaient un champ d'action impérial plus que local. C'est le cas notamment de certains proches de Louis le Pieux qui reçurent des fonctions dans la région tout en restant aux côtés de l'empereur à la cour. Furent ainsi à la tête de la chancellerie impériale Héliaschar, abbé de Saint-Aubin d'Angers, puis Fridugise, ancien élève d'Alcuin et abbé de Saint-Martin de Tours. Certaines fonctions, sans doute pour leur caractère lucratif mais aussi prestigieux, constituaient des gratifications intéressantes que les souverains réservaient à des proches ou des fidèles. Elles ont incontestablement permis de développer les établissements, en leur conférant un horizon impérial ou en le confortant.

Que des hommes de la région aient été actifs à l'échelle de l'empire renforça également les liens du val de Loire avec d'autres espaces. Grâce à Alcuin et Théodulfe, Cormery et Saint-Mesmin de Micy comptèrent ainsi parmi les premiers établissements à avoir bénéficié des réformes monastiques entreprises par Benoît d'Aniane au tournant du IX^e siècle. Originaire de Septimanie et ayant fondé un monastère sur des terres familiales à Aniane, Benoît envoya à la demande de ses amis des moines de sa communauté à Cormery et à Micy, ce qui fit naître des liens étroits entre les établissements. Dès la fin du VIII^e existaient aussi des associations de prière entre les grands monastères situés dans tout l'empire : on peut ainsi lire sur le livre mémorial de Reichenau daté de 824 les noms des moines de Saint-Martin pour lesquels il fallait prier. De même, en 836, l'évêque du Mans Aldric noua un pacte de fraternité entre les églises du Mans et de Paderborn, en Saxe.

Après le milieu du IX^e siècle cependant, les horizons ligériens paraissent plus resserrés. La menace que faisaient peser les Normands sur les communautés et sur les villes ralentit incontestablement les activités. L'école de Tours, si attractive du temps d'Alcuin, ne fut plus aussi rayonnante. Si les lettrés de la Francie occidentale se rendaient plutôt à Laon ou à Auxerre, l'héritage du IX^e siècle demeura important dans l'espace ligérien et fournit, à Fleury notamment, les bases des « lumières de l'an mil ». Néanmoins, effet paradoxalement positif de cette situation troublée, les liens se renforcèrent à l'échelle régionale. Vers 850, les chanoines de Saint-Martin de Tours transportèrent ainsi les reliques de leur fondateur à Cormery tandis que leur trésor était envoyé à Orléans. Peu avant 865, les moines de Fleury quittèrent leur monastère pour s'installer entre les murs d'Orléans, et les moines de Saint-Calais, près du Mans, firent de même en partant pour Blois.

Les horizons des élites laïques et ecclésiastiques ligériennes n'étaient donc pas seulement locaux : c'est dans le cadre de l'empire et du pouvoir carolingiens que s'inscrivait leur action, une action qui a contribué à transformer la région.

(3) Les transformations carolingiennes de la région

À la différence de la Saxe ou de la Pannonie, le val de Loire n'est pas une terre de mission où les Carolingiens ont dû créer *ex nihilo* des structures politiques et religieuses conformes à leur modèle de gouvernement. Il n'en demeure pas moins qu'au IX^e siècle, l'espace ligérien connaît des transformations qui en font un espace carolingien. Non seulement on y constate, comme ailleurs, les effets des réformes carolingiennes à l'échelle locale, mais on peut aussi observer de nombreuses réalisations de dimension impériale, qui ont favorisé le renforcement du pouvoir carolingien au-delà du seul échelon régional.

La « mise en ordre » carolingienne

Dès le règne de Pépin le Bref (751-768), les souverains carolingiens entreprirent une profonde réforme de la société. Conformément à une idéologie inspirée par les clercs qui rendait le souverain responsable de son peuple devant Dieu, le roi entendait faire vivre chacun selon son ordre, qu'il s'agît de celui des prêtres, de celui des moines ou de celui des laïcs. Pour cela, les Carolingiens utilisèrent différents moyens : principalement la diffusion de capitulaires, des textes promulgués par le roi précisant les règles à suivre, la réunion d'assemblées où les grands étaient associés à l'élaboration des normes, et l'envoi de *missi dominici*, les délégués du roi chargés de contrôler l'action des agents locaux et de veiller à l'application des lois.

Les directives carolingiennes ont été reçues dans le val de Loire. Il nous est en effet parvenu de la région des manuscrits qui contiennent des textes réformateurs. Par exemple, le manuscrit Vatican, Reg. lat. 520, provenant de Fleury, qui contient plusieurs capitulaires du début du IX^e siècle et dont les articles concernent des sujets aussi variés que l'entretien des églises, l'obligation pour les fidèles d'aller à la messe le dimanche et la répression contre le vol... D'autres manuscrits s'apparentent à des manuels que les prêtres devaient utiliser de manière à accomplir leur tâche correctement : le manuscrit Orléans, Bibl. mun., 116 contient ainsi différents textes expliquant les bases de la foi ou encore le rite du baptême.

Il est aussi possible de repérer dans les vestiges des bibliothèques ligériennes les textes de référence que les Carolingiens ont pris soin de diffuser : des exemplaires de la *Règle pastorale* de Grégoire le Grand (comme le manuscrit Orléans, Bibl. mun., 171, qui a été utilisé par l'évêque Jonas d'Orléans), de la *Concordia regularum*, composée par Benoît d'Aniane au début du IX^e siècle pour réformer le monachisme (comme le manuscrit Orléans, Bibl. mun., 233, qui provient de la région ligérienne et qui a été utilisé au début du X^e siècle par Odon de Cluny), ou encore des lois des différents peuples qui composaient l'empire (comme le manuscrit Paris, BnF, lat. 4404 réalisé dans la vallée de la Loire). Même si de nombreux recueils ont disparu, il est indéniable que les ateliers de copies des monastères et des cathédrales de la région ligérienne furent productifs et contribuèrent, localement, à la diffusion des réformes élaborées par les souverains et leur entourage.

Il est certes plus difficile de percevoir l'application des réformes. On sait cependant que des *missi* furent envoyés dans la région ligérienne dès le début du IX^e siècle. Le capitulaire de 802 livre ainsi le nom de quelques-uns des hommes chargés d'inspecter certains territoires du val de Loire : la région du Mans faisait ainsi partie de la circonscription incluant Rouen, Bayeux, Évreux ou encore Chartres et était confiée à l'archevêque Magenard de Rouen et au comte Madelgaud ; celle d'Orléans, à l'extrémité d'une zone étendue jusqu'à Troyes, Besançon et Autun, était sous la responsabilité du comte Godefred et de l'archevêque Magnus de Sens. De même, les grands ecclésiastiques ligériens œuvraient à l'échelle locale en faveur des réformes. L'évêque Théodulfe d'Orléans fut ainsi l'un des premiers prélats à composer un capitulaire épiscopal, rassemblant les règles que les prêtres devaient respecter et faire respecter aux fidèles. De manière collective, les élites ecclésiastiques de la région étaient également impliquées dans la dynamique de réforme : il s'est ainsi tenu à Tours en 813 l'un des cinq grands conciles réformateurs qui, à la demande de Charlemagne, devaient faire émerger de nouvelles propositions. Les grands laïcs enfin participaient au mouvement réformateur, même si leur action a laissé encore moins de traces documentaires. Un témoignage exceptionnel provient de la région ligérienne : le traité que le comte Matfrid demanda à l'évêque Jonas de lui écrire pour lui fournir un guide de conduite morale adapté à son état d'homme marié⁸. Il nous permet de comprendre que les grands laïcs se souciaient non seulement de leur propre salut, mais qu'ils cherchaient aussi à exercer au mieux leur rôle de protection et d'encadrement de la population.

Dès le règne de Charlemagne, la région fut donc pleinement touchée par la dynamique de réforme. Cette dynamique ne s'interrompt pas avec la division de l'empire en royaumes. En Francie occidentale, Charles le Chauve continua en effet de promulguer des capitulaires royaux et d'envoyer des *missi*. En 853, le capitulaire de Servais nous montre ainsi que le val de Loire, même s'il ne formait pas une seule et unique circonscription, a gagné en cohésion : Le Mans, Angers, Tours, Sées faisaient partie d'une même zone de mission, confiée notamment à l'évêque d'Angers Dodon et au comte Robert, tandis qu'Orléans, Blois, Vendôme, Chartres, Châteaudun relevaient d'une autre, confiée notamment à l'évêque Burchard de Chartres. De même, les prélats continuèrent à rédiger des

⁸ Le traité vient d'être édité et traduit : JONAS D'ORLÉANS, *Instruction des laïcs*, tomes I et II, Odile Dubreucq éd. et trad., Paris, Le Cerf, 2012-2013 (Sources chrétiennes 549 et 550).

capitulaires épiscopaux, comme l'évêque Hérard de Tours dans le troisième quart du IX^e siècle. Même si l'on constate une plus grande prise en compte des réalités locales dans ces réformes de la seconde moitié du IX^e siècle, toutes ces entreprises se situent bien dans la continuité des précédentes.

Des réalisations « impériales »

À côté de ces exemples qui témoignent de l'adhésion des élites locales au projet réformateur carolingien, dans un mouvement de réception des réformes, plusieurs entreprises inscrivent plus largement la région dans une dimension impériale, en contribuant cette fois-ci à la dynamique de réformes.

C'est le cas des ouvrages des grands lettrés. Le traité *Sur les vices et les vertus* qu'Alcuin rédige pour le comte Gui de Bretagne fut ainsi très largement diffusé à l'époque carolingienne, au-delà du seul réseau de son destinataire : une copie en est connue vers 863-864 dans la bibliothèque d'Évrard, responsable de la marche du Frioul et époux de Gisèle, fille de l'empereur Louis le Pieux. Même le capitulaire épiscopal de Théodulfe fut diffusé dans toutes les régions de l'empire, dès le début du IX^e siècle : il fut copié en Bavière, en Italie, dans le nord de la France... Son auteur ne l'a pas composé comme un texte local (on peine à y relever des spécificités propres à l'Orléanais), mais comme un texte à application locale, dans tout diocèse. L'horizon de ces lettrés était indéniablement celui de l'empire carolingien.

Il faut surtout considérer comme des réalisations impériales certains manuscrits produits dans les ateliers du val de Loire. Le *scriptorium* de Saint-Martin de Tours fut ainsi le lieu de production de plusieurs « trésors » caractéristiques des réformes culturelles et artistiques carolingiennes. C'est l'un des foyers où se développèrent la minuscule caroline et la hiérarchisation des écritures, deux procédés qui favorisèrent la lecture et la compréhension des textes. Ces évolutions n'étaient pas sans fondement idéologique : trouvant son inspiration dans les modèles antiques, pour l'écriture comme pour l'enluminure, l'art du livre carolingien affirmait la dimension impériale du pouvoir des souverains. En témoignent par exemple les pages teintes en pourpre et écrites en lettres d'or et les décors antiquisants des bibles de l'évêque Théodulfe, datées des années 800 (fig. 1 et 2).

Les productions du val de Loire étaient en effet étroitement liées aux commandes impériales et royales. C'est ainsi à la demande de Charlemagne qu'au tournant du IX^e siècle Alcuin et Théodulfe s'engagèrent dans la révision du texte biblique : il s'agissait d'en retrouver la « vérité », en le débarrassant des fautes, des approximations et des erreurs accumulées par les copistes au fil des siècles⁹. Tous deux firent réaliser dans les ateliers de Tours, Marmoutiers, Orléans ou encore Micy des exemplaires d'un genre nouveau, les pandectes, qui contenaient l'ensemble des livres de la Bible, luxueux pour les uns, de travail pour d'autres. La version biblique à laquelle aboutit Alcuin s'imposa, non seulement parce qu'elle était grammaticalement plus accessible, mais aussi parce qu'elle bénéficia des capacités de production des *scriptoria* tourangeaux qui inondèrent le marché durant toute la première moitié du IX^e siècle. De nombreux exemplaires alcuiniens circulèrent ainsi dans tout l'espace carolingien.

Dans le contexte de ces liens étroits avec les souverains, les manuscrits ligériens étaient les supports d'expression de la conception carolingienne du pouvoir. On peut en retenir deux exemples¹⁰. Dans la bible produite par le *scriptorium* de Saint-Martin de Tours et offerte par l'abbé Vivien à Charles le Chauve en 845, une enluminure met en scène le moment où le manuscrit est offert au souverain par la communauté (fig. 3) : le roi est assis sur un trône, entouré de deux grands laïcs et de deux gardes ; l'abbé Vivien, sur la droite, lui présente un groupe de chanoines qui sont disposés en demi-cercle et qui apportent l'ouvrage. Par cette enluminure, mais aussi par les poèmes qui la précèdent et qui font l'éloge du souverain, le manuscrit célèbre le pouvoir du roi : à l'instar de ses prédécesseurs, Charles le Chauve apparaît comme un roi qui gouverne avec l'appui de l'aristocratie laïque et ecclésiastique ; il est aussi un souverain qui stimule la production artistique et connaît la valeur des textes sacrés. Un

⁹ Voir CHEVALIER (Caroline), « Les révisions bibliques carolingiennes », *Temas medievales*, 14, 2006, p. 7-29 [en ligne, consulté le 30 octobre 2015 : http://www.scielo.org.ar/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0327-50942006000100001&lng=en&nrm=iso&tlng=fr]

¹⁰ Plus largement commentés dans LAFFITTE (Marie-Pierre) et DENOËL (Charlotte) (dir.), *Trésors carolingiens. Livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve*, Paris, BnF, 2007. Les manuscrits sont consultables en ligne (<http://gallica.bnf.fr/>).

autre manuscrit tourangeau datant des mêmes années contient quant à lui le portrait de l'empereur Lothaire I^{er}. Le souverain y est représenté assis, trônant, dans un décor classicisant et théâtral, entouré de gardes portant une lance et un glaive qui sont interprétés comme le symbole de la protection divine accordée à l'empereur (fig. 4). C'est Lothaire lui-même qui fit réaliser ce manuscrit par le *scriptorium* de Saint-Martin pour l'offrir à cette même communauté et solliciter en retour la prière des chanoines pour lui et sa famille. Bien que situé en Francie occidentale, Saint-Martin de Tours n'en rayonnait pas moins dans tout l'empire carolingien.

Le livre n'était certes pas le seul lieu d'une expression idéologique, ni le plus visible. De façon plus imposante, les palais servaient également à manifester la puissance de l'empereur : celui d'Aix est emblématique, mais d'autres aussi étaient importants, comme celui d'Ingelheim, près de Mayence, dont la structure était inspirée de l'architecture antique et dont les peintures murales illustraient la continuité entre les empereurs chrétiens de l'Antiquité tardive et la dynastie carolingienne. Or le val de Loire possède un témoignage non négligeable de cet art monumental carolingien : l'oratoire de Germigny, construit à proximité du monastère de Fleury par Théodulfe, dans les années 800-810. Même s'il a subi quelques modifications au fil des siècles, ce petit édifice reste révélateur des ambitions de son commanditaire. Dans la mosaïque qui orne l'abside du chœur, l'évêque d'Orléans a en effet voulu exprimer sa conception des images, à la suite de la discussion qui avait eu lieu à la cour de Charlemagne dans les années 790 et à laquelle il avait activement pris part : Théodulfe avait défendu une position de méfiance vis-à-vis des représentations figurées, s'opposant fermement aux pratiques byzantines de vénération des icônes réintroduites en Orient par le concile de Nicée II en 787. À Germigny, il fit représenter l'Arche d'alliance, préfiguration des mystères de l'Incarnation, entourée de deux anges et deux chérubins et surmontée d'une main sortant des nuées (fig. 5 et 6). Qu'elle symbolise la Trinité tout entière ou mette l'accent sur le Christ seul¹¹, il faut reconnaître que cette œuvre complexe se fait l'écho de débats impériaux.

Or l'édifice n'était pas conçu comme un lieu privé : à cette époque, les évêques étaient toujours susceptibles de mettre leur résidence à disposition des souverains. Charlemagne n'est jamais venu à Germigny, certes, mais Charles le Chauve s'y rendit trois fois. En 843, le lieu accueillit un grand concile réunissant les hauts dignitaires ecclésiastiques de Neustrie, d'Aquitaine, de Bourgogne, en présence du roi de Francie ; Charles le Chauve y séjourna également en 854 et en 856, et dans les actes qui furent alors promulgués Germigny est qualifié de « palais royal ». Il ne reste pas de traces des bâtiments environnants qui étaient sans doute des structures plus légères, mais ce petit oratoire de Germigny doit être considéré comme un lieu de pouvoir carolingien, et un splendide témoignage de l'insertion du val de Loire dans l'espace impérial.

Ce dernier exemple permet de souligner à nouveau combien le jeu d'échelles entre local et impérial est une caractéristique essentielle de l'empire carolingien. Dans le val de Loire comme ailleurs, les élites carolingiennes s'impliquèrent largement dans le gouvernement de l'empire à travers leurs fonctions locales, tout en cultivant la dimension européenne de leurs patrimoines et de leurs réseaux et en s'attachant à fréquenter la cour des souverains. Si la composante « impériale » de leur pouvoir fut plus nette dans la première moitié du IX^e siècle, au temps de l'empire unifié, elle demeura un horizon idéologique fondamental pour la seconde moitié du siècle. Malgré leur enracinement local croissant, après la division de l'empire et sous la pression des menaces extérieures, les puissants revendiquèrent en effet les traditions carolingiennes pour justifier leur domination, avant de se les approprier plus directement au X^e siècle. Bien qu'éphémère, l'empire carolingien n'en a donc pas moins marqué durablement les structures politiques et idéologiques du Moyen Âge occidental.

Bibliographie

¹¹ Voir la présentation des interprétations récentes d'Ann Freeman et Paul Meyvaert dans BRADU Jean-François, « Le symbolisme de la mosaïque de Germigny-des-Prés enfin dévoilé » [en ligne, consulté le 30 octobre 2015 : <http://jfbradu.free.fr/mosaïques/germigny/decouvertes/index-decouverte.htm>]

BÜHRER-THIERRY (Geneviève), « Comment Charlemagne gouverne son empire », *L'Histoire*, n° 328, février 2008, p. 60-65.

BÜHRER-THIERRY (Geneviève) et MÉRIAUX (Charles), *481-888. La France avant la France*, Paris, Belin, 2010 (Histoire de France).

FOLZ (Robert), *Le couronnement impérial de Charlemagne : 25 décembre 800*, Paris, Gallimard, rééd. 2008 (Les journées qui ont fait la France).

GRAVEL (Martin), « Comment gouverner un empire si grand », *L'Histoire*, n° 406, décembre 2014, p. 40-49.

GROSSE (Rolf), *Du royaume franc aux origines de la France et de l'Allemagne, 800-1214*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2014.

ISAÏA (Marie-Céline), *Histoire des Carolingiens. VIII^e-X^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2014.

LAFFITTE (Marie-Pierre) et DENOËL (Charlotte) (dir.), *Trésors carolingiens. Livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve*, Paris, BnF, 2007.

LE JAN (Régine), « Le royaume des Francs de 481 à 888 », *Histoire politique de la France 1, Le Moyen Âge. Le roi, l'Église, les grands, le peuple, 481-1514*, Philippe Contamine (dir.), Paris, Le Seuil, 2002.

LE JAN (Régine), *Origines et premier essor. 480-1180*, Paris, Hachette, rééd. 2012 (Histoire de la France).

Le renouveau carolingien. 730-830, L'Archéo-théma, n°8, mai-juin 2010.

Lumières de l'an mil en Orléanais. Autour du millénaire d'Abbon de Fleury, Turnhout, Brepols, 2004.

NELSON (Janet L.), *Charles le Chauve*, Paris, Aubier, 1994.

SOT (Michel), « Héritage et innovation sous les rois francs (V^e-X^e siècle) », *Histoire culturelle de la France 1, Le Moyen Âge*, Michel Sot (dir.), Paris, Le Seuil, 2005.

THEIS (Laurent), « 843, le grand marchandage de Verdun », *Les collections de l'Histoire*, n° 48, juillet 2010, p. 52-57.

Illustrations



Fig. 1 : Bible de Théodulfe, Paris, BnF, lat. 9380, f. 252v (© BnF)



Fig. 2 : Bible de Théodulfe, Paris, BnF, lat. 9380, f. 3 (© BnF)



Fig. 3 : Première bible de Charles le Chauve, Paris, BnF, lat. 1, f. 423 (© BnF)



Fig. 4 : Évangiles de Lothaire, Paris, BnF, lat. 266, f. 1v (© BnF)



Fig 5 : Oratoire de Germigny (© C. Tignolet)



Fig 6 : Mosaïque de l'abside du chœur, Germigny (© C. Tignolet)